



RAPAGES

DRIFLAMME FILMS et 24 25 FILMS - UNE SOCIÉTÉ MEDIAPART
PRÉSENTENT

SAMI
BOUJILA

MALLORY
WANECQUE

JEAN-PIERRE
DARROUSSIN

VALÉRIE
DONZELLI

STEFAN
CREPON

RAPACES

UN FILM DE PETER DOUROUNTZIS

DURÉE : 1H43

AU CINÉMA LE 2 JUILLET

DISTRIBUTION

ZINC

33, rue Vivienne
75 002 PARIS

Tél. : 01 80 49 10 00

Zinc.

RELATIONS PRESSE

TONY ARNOUX

tonyarnouxpresse@gmail.com

PABLO GARCIA-FONS

pablogarciafonspresse@gmail.com

SYNOPSIS

Samuel, journaliste, et Ava, sa fille et stagiaire, couvrent pour leur magazine le meurtre d'une jeune fille attaquée à l'acide. Frappé par la brutalité de ce meurtre, ainsi que par l'intérêt de sa fille pour l'affaire, Samuel décide de mener une enquête indépendante, à l'insu de sa rédaction, et découvre des similitudes troublantes avec le meurtre d'une autre femme...

ENTRETIEN AVEC PETER DOUROUNTZIS

RÉALISATEUR

COMMENT EST NÉE L'IDÉE DE RAPACES ?

Peu après la sortie de Vaurien, Christophe Delsaux (Oriflamme Films), m'a proposé de mettre en scène un scénario écrit et dialogué par Christophe Cantoni, ex-journaliste à Détective. Inspiré de l'affaire « Elodie Kulik » qu'il avait couvert à l'époque. Je n'étais pas entièrement convaincu par le script, mais l'arène dans laquelle se déroulait l'intrigue m'intéressait beaucoup. Je leur ai demandé si je pouvais réécrire et me réapproprier l'histoire pour y implanter un autre récit. Et je suis reparti d'une page blanche. Puis j'ai proposé à Thibault Gast et Matthias Weber (2425 Films) de nous prêter leur expérience du thriller, et nous rejoindre dans l'aventure.

CELA VOUS RAMENAIT AU FAIT DIVERS. EST-CE UN SUJET QUI VOUS PASSIONNE ?

Le fait divers a toujours inspiré la littérature et le cinéma. Il s'est répandu à la télévision avec le succès d'émissions comme Faites entrer l'accusé, et très vite aussi sur les plateformes qui en ont fait leur fonds de commerce. Le fait divers fascine parce qu'il est vrai, donc imparable ; « ça s'est passé comme ça », « c'est mieux que la fiction ». D'autant qu'une même affaire peut varier du médiocre au sublime, du comique au tragique, et que chacun peut s'identifier. Qu'on le traite à distance comme un divertissement,

ou avec un rire de défense, façon de se protéger du fait que cela nous arrive. Surtout, le fait divers permet de comprendre la vie de ses contemporains, de façon sociologique, et dit souvent mieux une vérité que ne font qu'effleurer certains romans. En ce qui me concerne, j'ai commencé à m'y intéresser pour Vaurien : je m'étais documenté sur les tueurs en série parisiens des années 90 comme Guy Georges, Mamadou Traoré ou Patrick Trémeau, et j'en étais ressorti lessivé. Au fond, ces histoires évoquaient la domination masculine. Or, à cette époque, on ne parlait pas encore de société patriarcale ni de féminicide. Dans la vie, je suis plutôt de nature à observer les choses. Mes 15 années passées au Samu Social de Paris, où la violence ordinaire, que l'on appelle aussi « fait divers », était en quelque sorte mon quotidien. Il en reste certainement quelque chose dans mon écriture.

LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES, C'EST AUSSI CE QUI RAPPROCHE RAPACES DE VAURIEN...

C'est une question à laquelle je suis sensible depuis l'adolescence. À 12-13 ans, j'étais insouciant, libre d'aller où je voulais, l'espace public m'appartenait. Parce que j'étais un homme, et qu'il ne pouvait rien m'arriver. Je me sentais une forme d'immunité. Et j'ai réalisé que ce n'était pas le cas pour les femmes

de mon entourage. C'est comme ça que je me suis posé la question : « c'est quoi de vivre avec cette peur ? » De cette interrogation est né Vaurien, puis Rapaces, qui prolonge la réflexion. Prendre le fait divers comme sujet principal de mon film, et des journalistes spécialisés de Détective comme les héros du récit, c'était nécessairement évoquer les violences masculines, qui en composent les affaires les plus feuilletonnantes, et les plus marquantes.

VOUS AVEZ CHOISI DE FAIRE DE VOS HÉROS DES JOURNALISTES DU NOUVEAU DÉTECTIVE. ÉTAIT-CE UNE FAÇON DE RÉHABILITER CE MAGAZINE MÉPRISÉ ?

D'une certaine manière, oui. Lorsque vous imaginez un détective de cinéma ou de roman, il y a de fortes chances pour que vous repensiez à Philip Marlowe, Mike Hammer ou Sam Spade. Du début des années 30 à la fin des années 70, ces héros américains ont formaté la figure de l'enquêteur solitaire. Pourtant, l'un des détectives les plus captivants est né en 1928, et il est français. Henri La Barthe l'a imaginé de toutes pièces, et son détective à lui n'est pas un homme, mais un journal. À son heure de gloire, Détective tirait à 400.000 exemplaires par semaine ! Dès le départ, il opta pour un langage hautement littéraire, choisissant ses rédacteurs parmi l'élite de son temps : Simenon, Morand, Dijan, Mauriac, Cocteau, Albert Londres lui-même. Mais aussi Joseph

Kessel, dont le frère Georges dirigeait l'hebdomadaire. À ceux-là s'ajoutent les financeurs, Gaston et Raymond Gallimard, à qui le succès de Détective permit d'acquiescer une indépendance financière. Preuve qu'à l'époque, tout était conçu pour que le journal ne devienne jamais bas de gamme !

Aujourd'hui, il est de bon ton de dénigrer Détective. À l'heure où toute la presse généraliste s'est emparée du fait divers pour en faire ses choux gras, leur journal est encore à la marge, perçu comme vulgaire. On les suspecte de faire du sensationnalisme de mauvais goût, de flatter nos bas instincts. Pour autant, les journalistes qui y travaillent n'en sont pas moins d'authentiques enquêteurs. Des survivants de la « rubrique des chiens écrasés », des amoureux du terroir. Les derniers représentants de la presse écrite à véritablement arpenter le terrain. Et contrairement aux idées reçues, rien dans leurs colonnes n'est jamais inventé. Tous les faits rapportés sont 100% authentiques. Ce qui choque, c'est leur côté jeté en pâture selon leur unique précepte : « Si c'est vrai, on imprime ». J'ai trouvé qu'il y avait dans cette rédaction un côté Charlie Hebdo, un ton teinté d'humour noir – celui des urgentistes. Autant d'éléments qui me poussaient à vouloir redorer un peu leur blason, et à insister auprès des producteurs pour garder le nom du journal.



VOUS AVEZ OPTÉ POUR UNE ENQUÊTE SIMPLE AU PROFIT DE PERSONNAGES COMPLEXES. COMMENT LES AVEZ-VOUS DESSINÉS ?

Au cinéma, je trouve qu'on passe souvent trop de temps à saisir les tenants et les aboutissants d'une intrigue. Qu'on l'imagine compliquée pour pas grand-chose. Je voulais tout simplifier. Ce qui m'intéresse, ce sont les personnages et la façon dont ils vont réagir aux situations. Au début du film, c'est presque un film choral, on est dans la chronique. Puis je me recentre sur la relation père-fille. Ensuite, vient le moment tant attendu où les personnages se mettent à exister par eux-mêmes. En fonction de leur caractère, on ne peut les contraindre à dire ou faire ce que l'on veut. C'est extrêmement plaisant de trouver cet équilibre, entre l'endroit où l'on souhaite embarquer le spectateur, et celui où les personnages iraient spontanément. On peut évidemment s'amuser à les placer dans des situations inconfortables, mais on ne peut pas faire n'importe quoi. Par exemple Samuel n'est pas un homme déconstruit, mais un journaliste un peu daté avec une haute opinion de son travail. Parce qu'il est personnellement très investi, il n'hésite pas à embarquer ses collègues au charbon. C'est aussi un père absent, touchant mais un peu ringard. De la même manière, sa fille a des contradictions. C'est une jeune femme moderne qui n'est pas dénuée d'aprioris. D'abord en résistance, elle se prend au jeu du fait divers, obsédée par la question du mobile, et s'identifie de manière un peu facile à la victime. De manière générale, tout ce qui est nuancé m'intéresse, car cela oblige le spectateur à se positionner moralement.

VOUS NE VOUS INTERDISEZ PAS D'ALLÉGER LE TON PARFOIS...

Ces journalistes usent de méthodes atypiques, et l'enjeu de certaines enquêtes peut nous paraître dérisoire. C'est aussi un peu Les Pieds nickelés, ce qui

permet d'apporter de l'humour. Personnellement, je déteste quand le premier degré vient plomber les dialogues et le jeu des comédiens, et cette façon indigeste qu'ont certains films de surligner ce qui se trame. Si le spectateur a parfaitement conscience d'être dans un thriller, les personnages eux, l'ignorent

« J'aime cette idée d'embarquer le spectateur dans un grand thriller, et lui montrer que cela passe avant tout par des situations plausibles, accessibles et quotidiennes. »

totallement. Sans quoi on tombe dans l'artificiel. J'ai plutôt envie de laisser vivre le quotidien, et que les personnages soient drôles – ou tentent de l'être – quand ils en ont envie. Que l'idée du genre ne vienne pas écraser toute autre forme d'émotion.

QUELS AUTRES FILMS ONT-ILS PU VOUS INSPIRER À L'ÉCRITURE ?

Impossible de ne pas convoquer les cinéastes du Nouvel Hollywood qui sont le fondement de ma cinéphilie : Spielberg (Duel), De Palma (Blow Out), Pakula (Les Hommes du Président), Polanski (Chinatown)... Sur ce film précis, je peux également citer Mississippi Burning de Parker ou No Country for Old Men des Coen. Sans compter les français que j'admire, comme Verneuil, Chabrol, Clouzot ou Tavernier. Mais la singularité de Rapaces, son aspect d'emblée chronique, et la relation père-fille comme ossature font que je n'avais pas de référent majeur.

QU'EST-CE QUI A MOTIVÉ VOTRE CHOIX DE CONFIER À SAMI BOUJILA LE RÔLE DE SAMUEL ?

J'adore Sami. Je l'ai découvert lorsque j'étais encore en école de cinéma, dans Drôle de Félix, le film de Ducastel et Martineau. Son énergie, son timbre de voix, sa diction, son sourire... J'ai tout de suite été fan. Nous

sommes nombreux à le considérer comme notre Denzel Washington national. Alors quand son agent a suggéré son nom, cela m'a paru être une évidence. Sami a confié toute son humanité à son personnage, et toute sa cinégénie. Il a un sens du rythme inégalé, sait toujours où placer son regard. Mais c'est un homme tellement adorable que je devais souvent l'empêcher d'être trop familier avec Mallory qui incarne sa fille, pour ne pas immédiatement paraître trop sympathique, ni sauver trop vite son personnage (rires). Et d'ailleurs au final, c'était plaisant de constater à quel point, à la lecture du scénario, personne n'avait réellement mesuré la force de la relation père-fille. Et aujourd'hui, grâce aux acteurs et à la façon dont on les a accompagnés, c'est ce qui, pour moi, illumine le film.

ET COMMENT AVEZ-VOUS COMPOSÉ LE RESTE DU CASTING ?

Le rôle de Jean-Pierre Darroussin, je l'ai écrit pour lui. L'avoir sur mon plateau me paraissait irréel, tant

il appartient à une famille de cinéma avec laquelle j'ai grandi. Ça m'a amusé de voir à quel point il était prêt à bouger son image pour le film. Il y a 25 ans, il avait joué dans Le Poulpe de Guillaume Nicloux, et il avait l'impression de renfiler le blouson de cuir de son personnage. Or ça collait plutôt bien avec la façon dont me sont apparus les vrais journalistes de Détective. De son côté, Valérie Donzelli véhicule une fantaisie, une nonchalance, et une impression de faire les choses spontanément qui font un bien fou. Avec elle, chaque prise est différente, tant elle apporte sans cesse un nouveau souffle. Stefan Crepon est un métronome impressionnant, doublé d'un partenaire idéal, et je me suis régalé à le diriger. Quant à Mallory Wanecque, elle n'avait que 17 ans et représentait la fraîcheur d'un visage moins connu. Avec elle, je me suis permis de procéder différemment. Je la dirigeais souvent à la voix, en direct, à la façon de Valéria Bruni-Tedeschi. Je lui disais que son côté enfantin marchait pour le début du film, mais qu'ensuite elle devait s'imaginer quelques années plus tard, lorsqu'elle serait une femme. Le fait de la diriger un peu différemment, ça perturbait un peu les autres comédiens. Mais Mallory est intelligente et sans aucun ego. Elle a adoré l'exercice, et le fait d'y parvenir. Entre eux tous, des liens se sont créés naturellement. Il y avait sur le plateau un climat de confiance très agréable.

EST-CE ESSENTIEL, POUR VOUS, L'AMBIANCE DU PLATEAU ?

C'est une priorité. Pour moi, la manière de travailler est plus importante que le résultat final. Je préfère un film moyen tourné dans la joie qu'un chef d'œuvre arraché dans la douleur. Comme un contre-pied à notre passé. Se positionner dans cette bienveillance est un plus, et permet de transmettre une forte énergie à l'équipe. D'ailleurs, avant de choisir tous mes collaborateurs, j'ai évoqué avec eux les conditions de travail qu'ils pouvaient idéaliser, et le



climat doux que je recherchais. L'idée était de savoir comment on pouvait faire, aujourd'hui, un cinéma qui puisse accorder le meilleur de chacun, tout en évitant le pire. Il y a sur mes plateaux une organisation moins pyramidale qu'ailleurs. Tout le monde peut donner son avis. Et si c'est parfois un peu chronophage, cela me convient parfaitement, tant j'ai à cœur que tout le monde s'y retrouve.

QUELLES ÉTAIENT VOS EXIGENCES EN MATIÈRE DE MISE EN SCÈNE ?

Je crois en la puissance du découpage, en l'émotion suscitée par un cut bien placé. Au sens profond d'un mouvement d'appareil, d'une composition de cadre, à la musicalité des images. Pour moi, chaque plan doit formuler une idée spécifique, et trouver la technique nécessaire à l'expression de cette idée. Pour chaque séquence, je recherche le plan, le cadre, le mouvement d'appareil le plus lisible, le plus apte à transmettre l'information que je veux faire passer. J'admire profondément les plans-séquences, où toute l'acuité d'un moment s'offre dans sa continuité. Mais je préfère les films bien découpés, et cette précision mathématique du montage, où chaque plan existe en fonction du style, et non pour rattraper des faiblesses de tournage. Je voulais que le film ait une dimension spectaculaire. Voilà pourquoi j'ai privilégié les longues focales très esthétiques. Et si j'ai pu faire de nombreuses concessions ici et là, en fonction des contraintes et du budget, j'ai insisté pour que nous ayons quatre jours entiers pour tourner la grande scène du « Napoléon » - car il y a une durée incompressible au fait de bien découper les choses. Entre les scènes tournées en rase campagne dans les Hauts de France, celles dans la rédaction à Paris, et celles tournées à Chambéry et Grenoble, nous ne pouvions pas dépasser 33 jours alloués.

ET POUR L'IMAGE ?

J'ai fait appel au chef opérateur Victor Seguin qui avait notamment travaillé sur Gagarine et À plein temps. On a pris le temps de faire un découpage technique très précis de l'ensemble du film, ce qui nous a par la suite été très utile pour pallier aux différents imprévus : resserrement du plan de travail, scènes à couper, quelques réécritures, pas mal de galères dont je vous passe le détail... Avec Victor, nous voulions faire quelque chose de graphique, mais aussi de singulier. Nous avons opté pour la caméra Venice 2 de chez Sony, très riche en informations, en résolution et en dynamique. Très sensible en couleurs et aux basses lumières, idéale pour un tournage nocturne, afin de permettre au spectateur de se sentir immergé dans chaque environnement.

QUELLES ÉTAIENT VOS ATTENTES CONCERNANT LA MUSIQUE ?

Amine Bouhafa dont j'avais adoré le travail sur Les Filles d'Olfa de Kaouther Ben Hania, a découvert en même temps que moi le premier montage du film, juste après le tournage. Et il en a immédiatement tiré le thème principal. Et m'a raconté que dans le taxi qui le ramenait chez lui, il a siffloté un air qu'il s'est empressé d'enregistrer sous les yeux étonnés du chauffeur. Après quoi nous avons repéré les endroits qu'il fallait illustrer musicalement, et travaillé en fonction de mes aspirations. Étant mélomane, j'avais des idées précises sur ce que je voulais - parfois à la note près. D'une manière générale, je n'aime pas être pris en charge par la musique. Je ne veux pas qu'elle soit redondante avec l'image, ni qu'elle me dise ce que je dois penser. Mais plutôt qu'elle me surprenne, quitte à me soulever le cœur. Voilà pourquoi, comme avec le chef opérateur, on parlait autant d'émotions et de sensations, que de musique.



LE RÉALISME EST TRÈS MARQUÉ DANS RAPACES. QU'EST-CE QUE CETTE NOTION APPORTE SELON VOUS ?

J'aime cette idée d'embarquer le spectateur dans un grand thriller, et lui montrer que cela passe avant tout par des situations plausibles, accessibles et quotidiennes. Pour autant, je ne veux pas que le suspense devienne un artifice du récit. En tant que spectateur, je souffre de rester trop souvent insensible à la violence qu'on m'impose. Je reste passif, en dehors, sans me sentir impliqué, ni impacté. Tandis que les situations du quotidien m'attrapent instantanément. Et je crois, même si c'est difficile à faire, qu'il faut tenter de revitaliser l'empathie du spectateur, de susciter son engagement. De façon générale, je suis convaincu que l'empathie est un outil formidable, qui permet tout à la fois d'entrer dans un film, de le vivre inten-

sément, puis de le quitter sereinement. En ayant au passage questionné des problématiques sociétales, ce qui n'empêche pas les scènes d'être cinématographiques. Et comme elles sont en prise avec le réel, tout le monde peut s'y retrouver. La scène de climax où ils sont coincés dans « Le Napoléon » illustre très bien cela : père et fille se retrouvent dans un restaurant, entourés de clients, sans pouvoir identifier lesquels sont après eux. S'ils regagnent leur voiture, ils dévoilent leur identité. S'ils restent là sans bouger, ils sont coincés. Ici, j'ai eu envie d'étirer le temps, en jouant sur une double temporalité. Celle des clients qui dînent tranquillement ; un temps qui s'étire, se dilate. Et celle de Samuel et Ava, leur urgence silencieuse, qui rend la scène irrespirable. Tout le monde peut s'identifier au fait d'être pris au piège.

LE DERNIER TIERS DU FILM OFFRE UN GRAND MOMENT DE SUSPENSE, COMMENT L'AVEZ-VOUS ABORDÉ ?

Sur ce projet comme sur le précédent, avant de me mettre à écrire, j'ai beaucoup réfléchi à la notion même de suspense. Comment il peut et doit servir le sens du récit. J'ai ensuite articulé toute l'intrigue autour de quelques idées fortes qui m'inspiraient. Dans Rapaces, le spectateur et les personnages se retrouvent hantés par des voix d'hommes, celles de ces tueurs que l'on entend par le biais de la radio CB. On les entend sans les voir, on ressent leur aigreur, leur colère, leur détermination. Et ces voix presque fantomatiques incarnent le danger. D'autant que – et c'est le principe d'une radio à ondes courtes - si on les entend, c'est que ces hommes sont forcément dans un périmètre assez proche. Dans la voiture du

héros, il y a une CB embarquée avec un VU-mètre, un outil très visuel, qui mesure l'intensité du signal. Et donc, l'intensité du danger. Lorsque l'aiguille bascule dans la zone rouge, cela signifie que les tueurs sont tout près, même si on ne les voit pas encore. Un travail sur l'image, le son et le hors-champ, qui me passionne totalement.





LISTE ARTISTIQUE

Samuel	SAMI BOUJILA
Ava	MALLORY WANECQUE
Christian	JEAN-PIERRE DARROUSSIN
Solveig	VALÉRIE DONZELLI
Aubin	STEFAN CREPON
Elizabeth	ANDRÉA BESCOND
Spagiani	GILLES COHEN
Père de Jessica	SAMUEL JOUY
Luc Lacombe	PAUL HAMY
Némésis	MATTHIEU LUCCI

LISTE

TECHNIQUE

Sociétés de production **ORIFLAMME FILMS, 24 25 FILMS (MEDIAWAN)**
En coproduction avec **ZINC., FRANCE 2 CINÉMA,**
..... **AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA,**
..... **PANACHE PRODUCTIONS**
..... **ET LA COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE**
Partenaires **FRANCE TÉLÉVISIONS, NETFLIX,**
..... **LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES ET DU CNC,**
..... **ENTOURAGE SOFICA 3, CINEAXE 6, CINECAP 8**
Avec le soutien de **TAX SHELTER, LA SACEM**
Avec la participation de **FRANCE TÉLÉVISIONS, NETFLIX**
Producteurs **THIBAUT GAST, MATTHIAS WEBER,**
..... **CHRISTOPHE DELSAUX**
Scénario **PETER DOUROUNTZIS, CHRISTOPHE COUSIN,**
..... **CHRISTOPHE CANTONI, FABIANNY DESCHAMPS**
Image **VICTOR SEGUIN**
Son **FRANÇOIS BOUDET**
Montage **JEAN-CHRISTOPHE BOUZY,**
Musique **AMINE BOUHAFI**
Casting **ELODIE DEMEY, JULIETTE DENIS**
Décors **OLIVIER RADOT**
Costumes **RACHELE RAULT**
Maquillage **LISA SCHONKER**
Coiffure **EMMA PICARD**
1er assistant réalisateur **NICOLAS SAUBOST**
Direction de production **THOMAS BERTHON-FISCHMAN**
Direction de post-production **AURÉLIEN ADJEDJ**
Régie générale **ROLAND BERTHEMY**
Distribution France **ZINC.**
Ventes internationales **GINGER & FED**